

Robert Lamoureux, né le 4 janvier 1920 à Saint-Mandé dans le Val-de-Marne et mort le 29 octobre 2011 à Boulogne-Billancourt, est un acteur, réalisateur et scénariste français.

Robert Lamoureux commence sa carrière au cabaret, où il interprète ses propres chansons et récite des monologues cocasses. En bon saltimbanque, Robert Lamoureux touchera par la suite à toutes les facettes du spectacle : music-hall, disque, radio, théâtre,... Il est l'auteur de pièces de boulevard et a reçu un grand

prix du disque avant que le cinéma

s'intéresse à lui.

Amuseur très populaire, Robert

Lamoureux n'a cependant pas donné toute

la mesure de son talent au cinéma. Si sa

filmographie est somme toute modeste, il

connaît de gros succès dans les années

1950, avec des comédies dignes du

théâtre de boulevard où il impose un

personnage mince, séduisant et drôle. De

cette époque, on peut retenir des

comédies relevées telles que Papa, maman,

la bonne et moi (1954) de Jean-Paul Le

Chanois, inspiré d'un de ses numéros de cabaret, et Papa, maman, ma femme et moi (1955), du même réalisateur. En 1955, il joue avec Betsy Blair, dans Rencontre à Paris. Il incarne deux fois un Arsène Lupin plein de gouaille (Les Aventures d'Arsène Lupin, 1956, de Jacques Becker ; Signé Arsène Lupin, 1959, d'Yves Robert). En 1960, il passe derrière la caméra pour réaliser des films adaptés de pièces de boulevard dont il est l'auteur (Ravissante et La brune que voilà), qui connaissent des succès en salles mais rebutent la critique.

Après une longue éclipse au cinéma,  
Robert Lamoureux a le mérite de  
réinventer le vaudeville militaire avec  
notamment la série de la Septième  
Compagnie, dont les exploits remplissent  
les salles : Mais où est donc passée la  
septième compagnie ? (1973), On a  
retrouvé la septième compagnie (1975), La  
septième compagnie au clair de lune  
(1977). On le retrouve dans un de ses  
meilleurs rôles dans L'apprenti salaud  
(1976) de Michel Deville.

Mais Robert Lamoureux avoue que le

cinéma l'ennuie : il préfère le théâtre  
auquel il consacre l'essentiel de sa  
carrière.

Robert Lamoureux écrit des chansons  
comme Papa, maman, la bonne et moi ou  
Histoire de roses, ainsi que quelques  
poèmes comme L'éloge de la fatigue. En  
1972, il a un différend avec Claude  
François, en effet Robert Lamoureux avait  
écrit une chanson Viens à la maison et  
Claude François a écrit sa chanson  
homonyme. Robert Lamoureux porte  
plainte pour plagiat, Claude François perd

son procès et il doit changer son titre qui devient Viens à la maison, y a le printemps qui chante.

Robert Lamoureux se marie en secondes noces avec Magali de Vendeuil, pensionnaire de la Comédie-Française, morte le 12 janvier 2009. De sa première épouse, une amie d'enfance à qui il s'était uni à 22 ans, il a eu trois enfants.



Robert Lamoureux comprend vite qu'il  
peut faire naître l'hilarité en racontant  
lui-même ses petites histoires. Est-ce son

timbre de voix si particulier, dû à un polype sur les cordes vocales, qui fait qu'on le remarque ? Ou peut-être sa gouaille de titi parisien ? Toujours est-il qu'il se produit bientôt dans des brasseries, des cabarets comme "L'Amiral" ou "Le Liberty's". Il fait les saisons dans un grand hôtel des Sables d'Olonne. Pour arrondir les fins de mois, il s'autorise quelques publicités radiophoniques.

Pour une émission d'Henri Kubnik, il compose son premier grand succès, «Papa

maman la bonne et moi», une chanson amusante entrecoupée de remarques tout aussi spirituelles et que toute la France reprend en chœur. Il se produit ensuite aux "Trois Baudets", côtoyant Raymond Devos et Fernand Raynaud. Il participe également à une comédie musicale avec Edith Piaf dont la voix le charmera; mais il se tiendra volontairement à l'écart de la grande vedette dévoreuse d'hommes et de sa cour plus ou moins intéressée.

Après avoir fait rire aux éclats le président Vincent Auriol, il devient

l'amuseur préféré des Français. Son couple se maintient, resserré par les naissances de Catherine (1954) et de Sophie (1956). Pouvant désormais se permettre un train de vie plus élevé, il installe son petit monde à Maison-Lafitte, dans une sorte de manoir.

Les téléviseurs trouve peu à peu leur place dans les foyers hexagonaux. Notre fantaisiste apporte son concours à l'émission d'Henri Spade «La joie de vivre». Dans la voiture qui l'emmène vers le plateau, il écrit le fameux sketch de «La

chasse au canard» qui, comme chacun le sait défendra chèrement ses plumes. Aux dernières nouvelles, il serait toujours vivant : gageons qu'il le restera encore longtemps !



*Je suis de nationalité française*

*Et bien qu'étant né à Paris*

*Maman est de souche bordelaise*

*Papa est natif du Berry*

*Et vraiment de s'appeler Lamoureux*

*Pour un garçon c'est merveilleux*

*Papa, Maman, la bonne et moi*

*Des gens comme nous y'en a des tas*

*On achète à tempérament*

*Papa, moi, la bonne et Maman*

*L'été on va aux Sables d'Olonne*

*Papa, Maman, moi et la bonne*

*Quand on revient y nous reste vingt francs*

*Papa, moi, la bonne et Maman*

*Le père Lamoureux est fonctionnaire*

*Maman est fille d'horticulteurs,*

*Moi j'ai le brevet élémentaire*

*Un grand oncle et pas de petite soeur*

*Mais vraiment de s'appeler Lamoureux*

*Pour plaire aux dame s on ne fait pas*

*mieux*

*Papa, Maman, la bonne et moi*

*On a une radio qui marche pas*

*Un très vieux piano qui détonne*

*Papa, Maman, moi et la bonne*

*Le samedi on va au cinéma*

*Maman, la bonne, moi et Papa*

*Ou dans notre jardin de noisy le grand*

*Papa, moi, la bonne et Maman*

*La vie n'est pas une chose amère*

*Quand on la prend du bon côté*

*Nous avons tous nos petites misères*

*Mais faut savoir s'en arranger*

*Faut se débrouiller pour être heureux*

*Même si on se nomme pas Lamoureux*

*Papa, Maman, la bonne et moi*

*Quand on est gênés en fin de mois*

*On pense qu'il y a des millions de gens*

*Qu'on sûrement les même s embêtements*

*Et cette façon de voir prouve qu'en*

*somme*

*Papa, Maman, moi et la bonne*

*On est bien Français cent pour cent*

*Papa, moi, la bonne et Maman*

*Ho ! A la maison on a eu un truc terrible.  
On a reçus un canard vivant à la maison.  
On l'a reçu un dimanche matin ; ho ben  
Maman à dit : « on vas pas le tuer  
aujourd'hui, on va le laisser trotter jusqu'à  
demain matin et pi demain matin on l'aura  
sous la main ». Alors le Lundi matin, le  
canard était toujours vivant. On peut pas  
le retrouver, on l'cherche partout, il était  
monté sur le buffet didons, tout là haut  
sur le buffet de la salle à manger alors  
Papa il a dit : « C'est pas dur, c'est ben  
simple je sais pas comment il a fait pour*

*monter là haut mais je vois bien comment nous on va faire... y a qu'à mettre la table, sur la table on mettre une chaise, sur la chaise on mettra un banc et on mettra même un bottin sur le banc et moi je monterai sur le bottin » Moi je me suis dit : « C'est peut-être la bonne qui va monter », maman a pas voulu et c'est là que le drame a commencé parce que c'est Papa qui est monté, enfin je ne sais pas pourquoi je dis « il est monté », c'est une façon de parler parce qu'on a tous eu l'impression qu'il passait plutôt son temps à descendre !*

*des fois il est tombé avant de monter sur la table, des fois, quand la chaise a été sur la table, Papa est monté sur la chaise, c'est là qu'il a commencé son numéro de voltige, avec accessoire et double saut périlleux carpé, alors là ça été émouvant on sentait bien qu'il allait se passer quelque chose mais on pensait pas que ce serait aussi grave. Remarquez, de la façon dont-il s'y prenait, c'était forcé qu'on le ramasse à un moment ou un autre, mais même un gars du métier aurait jamais pu penser que ça irait si vite. Alors il a d'abord fait un*

*rétablissement sur le dossier de la chaise  
avec menton dans un barreau. Extension  
de la jambe droite et recroquevillement du  
mollet autour du bras gauche, ça ça a été  
sensationnel, et tout de suite après,  
glissade sur les rotules avec tournoiement  
dans l'air et réception au tapis avec  
mâchoires sur le radiateur, c'était  
fantastique. Ça c'était que le début ça, et  
quand le soir, vers 5 heures, on a mis la  
chaise sur la table, le banc sur la chaise et  
Papa sur le banc, il y a eu un moment de  
silence, et quand Papa a dit : « vous allez*

*me passer le bottin » , « de quelle année ?  
» qu'elle lui a demandé Maman, « alors  
passe moi celui de 50, parce que celui de  
49 il manque 3 pages et ce serait trop  
juste ! » ça vous prenait là ! ce monument  
que ça a été. Ce qui a foutu tout par terre  
c'est que chez nous, c'est pas haut de  
plafond et quand le vieux c'est relevé en  
disant : « ça y est » PAF, y a eu comme un  
bruit de DCA avec chute d'un avion lourd  
de B212 et alors là... si Papa s'était pas  
accroché au buffet, y aurait eu que demi-  
mal, vu que des suspensions, on en trouve*

*encore et que des glaces de dessus de cheminée, on en trouve avec les bons de la semeuse, mais le fait était là et le pire, c'est que nous, on a rien vu du tout parce que quand il est tombé, on était tous rentrés dans le buffet, Maman était juste là où y avait les rapiers et la bonne s'était fourrée la tête dans le tiroir, là où y a les quittances et moi j'étais dans le haut avec ma timbale en zinc de 1ère communion... un machin extraordinaire. Toujours est-il que le mardi matin, le canard était toujours vivant, « alors là, maintenant, y a plus de*

*gants à prendre avec le canard » qu'il a dit  
Papa « je vais chercher la hache à fendre  
les bûches ». Alors là, on a senti dans  
l'immeuble qu'il y avait comme une odeur de  
sang et y en a eu du sang, y'en a eu quand il  
l'a laissé tomber sur le pied de Maman,  
y'en a eu quand il a filé l'manche dans l'œil  
à la bonne et y'a failli en avoir parce que  
moi j'ai vu passer la hache au moment où il  
a tapé sur le canard... le canard en plâtre,  
un faux qu'on avait sur une cheminée, à ce  
moment là, la hache s'est démanchée et  
j'ai vu le coin qui m'est passé à 3cm de l'œil*

*droit et il est rentré dans le baromètre.*

*Vous dire quelle atmosphère qu'y avait à la maison, c'était cornélien. Enfin, le jeudi matin, le canard était toujours vivant, remarquez moi je sais ce qui c'est passé à ce moment là, « y a plus qu'une chose à faire » qu'il a dit Papa « je vais chercher le fusil ! » « non » qu'elle y a dit Maman, qu'elle avait déjà vu les horreurs de la guerre « laisse moi embrasser mon fils » qu'elle a dit avant de se glisser sous la bibliothèque. Alors là Papa il a mis 2 cartouches dans le fusil, 21 dans sa*

*bandoulière et 18 dans la poche de son pantalon. Comme atmosphère s'était sensationnel, aux 15 premiers coups de fusil, alors là les 15 premiers coups de fusil ça a fait un scandale... du côté canard y'a rien eu, mais à chaque coup de fusil y a quelque chose qui tombait, on se serait cru dans une baraque foraine à la foire du Trône, c'était extraordinaire. Vous pensez que nous on voyait rien à cause de la fumée, mais on sentait qui s'passait quelque chose d'anormal à la fin quand Papa avait épuisé ses munitions. Il a ouvert la*

*fenêtre, c'était pas la peine qu'il ouvre la  
fenêtre vu qu'il avait viré tous les  
carreaux dès le début. Et le vendredi  
matin, le canard était toujours vivant.  
Alors là, Papa à dit : « je vais faire appel à  
des chasseurs !» 14 qu'il en est venu, ils  
ont mis la hausse sur le fusil, ils ont coincé  
le canard sous l'évier et ils ont tiré tous  
les 14 ensemble, à 70cm de l'évier ça  
faisait 28 balles qui sont partis d'un seul  
coup et le seul qui a pas pris de plomb dans  
les pieds il en avait plein les fesses et y  
s'est demandé d'où ça venait vu qu'il était*

*derrière tout le monde et qu'il avait tiré  
dans le plafond. Et le samedi matin, le  
canard était toujours vivant, alors depuis y  
continue et on le nourrit qu'avec des  
navets, que des navets, que des navets ...*



*Vous me dites, Monsieur, que j'ai mauvaise  
mine,*

*Qu'avec cette vie que je mène, je me  
ruine,*

*Que l'on ne gagne rien à trop se prodiguer,*

*Vous me dites enfin que je suis fatigué. O  
ui je suis fatigué, Monsieur, et je m'en  
flatte.*

*J'ai tout de fatigué, la voix, le coeur, la  
rate,*

*Je m'endors épuisé, je me réveille las,*

*Mais grâce à Dieu, Monsieur, je ne m'en  
soucie pas.*

*Ou quand je m'en soucie, je me ridiculise.*

*La fatigue souvent n'est qu'une*

*vantardise.*

*On n'est jamais aussi fatigué qu'on le*

*croit !*

*Et quand cela serait, n'en a-t-on pas le*

*droit ? Je ne vous parle pas des sombres*

*lassitudes,*

*Qu'on a lorsque le corps harassé*

*d'habitude,*

*N'a plus pour se mouvoir que de pâles*

*raisons...*

*Lorsqu'on a fait de soi son unique*

*horizon...*

*Lorsqu'on a rien à perdre, à vaincre, ou à  
défendre...*

*Cette fatigue-là est mauvaise à entendre ;*

*Elle fait le front lourd, l'oeil morne, le dos  
rond.*

*Et vous donne l'aspect d'un vivant*

*moribond... Mais se sentir plier sous le  
poids formidable*

*Des vies dont un beau jour on s'est fait  
responsable,*

*Savoir qu'on a des joies ou des pleurs dans  
ses mains,*

*Savoir qu'on est l'outil, qu'on est le*

*lendemain,*

*Savoir qu'on est le chef, savoir qu'on est*

*la source,*

*Aider une existence à continuer sa course,*

*Et pour cela se battre à s'en user le*

*coeur...*

*Cette fatigue-là, Monsieur, c'est du*

*bonheur. Et sûr qu'à chaque pas, à chaque*

*assaut qu'on livre,*

*On va aider un être à vivre ou à survivre ;*

*Et sûr qu'on est le port et la route et le*

*quai,*

*Où prendrait-on le droit d'être trop  
fatigué ?*

*Ceux qui font de leur vie une belle  
aventure,*

*Marquant chaque victoire, en creux, sur la  
figure,*

*Et quand le malheur vient y mettre un  
creux de plus*

*Parmi tant d'autres creux il passe  
inaperçu. La fatigue, Monsieur, c'est un  
prix toujours juste,*

*C'est le prix d'une journée d'efforts et  
de luttes.*

*C'est le prix d'un labeur, d'un mur ou d'un  
exploit,*

*Non pas le prix qu'on paie, mais celui qu'on  
reçoit.*

*C'est le prix d'un travail, d'une journée  
remplie,*

*C'est la preuve, Monsieur, qu'on marche  
avec la vie. Quand je rentre la nuit et que  
ma maison dort,*

*J'écoute mes sommeils, et là, je me sens  
fort ;*

*Je me sens tout gonflé de mon humble  
souffrance,*

*Et ma fatigue alors est une récompense.*

*E t vous me conseillez d'aller me reposer !*

*Mais si j'acceptais là, ce que vous me*

*proposez,*

*Si j'abandonnais à votre douce intrigue...*

*Mais je mourrais, Monsieur, tristement...*

*de fatigue.*





"Le cinéma est un art qui me restera étranger. Au-dessus de mes moyens. Je suis un amuseur, un raconteur, pas un acteur. Pour moi l'estrade, pas le plateau ! Je ne ferai jamais rien de bon au cinéma, le metteur en scène fut-il génial. Je tourne parce que cela me rapporte, mais chaque film m'est une corvée !" (Robert Lamoureux, «Par trente-six chemins»).

Pourtant, nombre de ses apparitions sur la  
toile blanche nous laissent des souvenirs  
empreints de nostalgie et de tendresse.

Son humour fin touchait juste, sans jamais  
être méchant.

Plusieurs de ses (premières) apparitions ne  
sont que l'utilisation de ses talents du  
chansonnier qu'il est encore : ainsi «Au fil  
des ondes», animé par Pauline Carton, et  
«Le don d'Adèle» (1950) d'Emile Couzinet,  
mais aussi «Femmes de Paris» de Jean  
Boyer et «La route du bonheur», une  
coproduction franco-italienne (1953)

tournée en deux versions. André

Berthomieu lui offre enfin ses vrais

premiers rôles dans «Le roi des camelots»

(1950) et «Chacun son tour», dont il signe

également la musique.

L'univers de Carlo Rim s'accorde bien avec

le personnage qu'il s'est créé. Les deux

hommes se rejoignent pour «Virgile»

(1953) et se recroisent deux ans plus tard

dans l'«Escalier de service». «Le village

magique» de Jean-Paul Le Chanois (1953)

accueille sous ses toiles un jeune couple de

français moyens en vacances, préfigurant

ce qui va suivre ... Et ce qui suit n'est  
autre que l'agrandissement  
cinématographique de la chanson qui a  
rendu Robert Lamoureux célèbre, «Papa,  
maman, la bonne et moi» (1954). Cette  
famille inoubliable, composée de Fernand  
Ledoux (papa), Gaby Morlay (maman),  
Nicole Courcel (la bonne, puis l'épouse) et  
Robert Lamoureux (lui), est due à  
l'imagination de deux écrivains, Pierre  
Véry et Marcel Aymé, et d'un réalisateur  
à la sensibilité méconnue, Jean-Paul Le  
Chanois. Immense succès populaire sur

fond d'une musique valsée de Georges Van Parys, l'oeuvre méritait bien qu'on lui donnât une suite, «Papa, maman, ma femme et moi» (1955), tout aussi réussie.

"De tous les hommes illustres que j'ai eu l'honneur de rencontrer, je ne retiendrai que Sacha Guitry. C'est peu dire si j'ai adoré cet homme". Le maître appréciera également le ton drôle , caustique et distingué à la fois de Robert Lamoureux. Tant au théâtre («Faisons un rêve» avec Danielle Darrieux) qu'au cinéma, il n'hésite pas à lui confier ses personnages. Ainsi

Latude, le célèbre prisonnier de la Bastille, roi de l'évasion, dans «Si Paris nous était conté» (1955) ou encore l'amant de Danielle Darrieux (enfin !) dans «La vie à deux» (1958), par Clément Duhour interposé.

A quatre ans d'intervalle, Robert Lamoureux campe à deux reprises le gentleman cambrioleur Arsène Lupin. Endossée sous le régime de Jacques Becker («Les aventures d'Arsène Lupin», 1956), la fameuse jaquette ressurgit devant l'objectif d'Yves Robert («Signé

Arsène Lupin», 1959). L'acteur a pris de l'aisance et se montre crédible sous un habit qui n'est pas le sien. Avec le temps, cette incarnation cinématographique du héros de Maurice Leblanc nous paraît encore la plus crédible.

En 1960, Robert Lamoureux fait ses débuts de réalisateur avec deux petits films un peu brouillons, «La brune que voilà» et «Ravissante», dont il écrit également les scénarios.

Brouillons de quoi ? De la fameuse série des combattants de la 7ème compagnie. Le

public rit aux éclats en assistant aux exploits de ces héros dont les répliques sont restées dans toutes les mémoires. Quel bricoleur ne s'est pas surpris à marmonner un jour "le fil rouge sur le bouton rouge, le fil vert sur le bouton vert..." ? Sans oublier "Si je connaissais le c...qui a fait sauter le pont !" sorti de la bouche du Colonel Blanchet. Les esprits grincheux, auront tout reproché aux aventures de Chaudard (Pierre Mondy) , de Tassin (Aldo Macione) et de Pithiviers(Jean Lefèbvre). Mais le public

en redemande. Toutefois, le réalisateur  
refusera catégoriquement les ponts d'or  
offerts pour qu'il signe un 4ème volet.



Il le reconnaît franchement : « Le cinéma, ça m'emmerde ! Ben oui, parce que c'est du travail, vous comprenez ? Au bout d'une heure sur un plateau, je suis accablé. J'ai envie de dire au producteur : "Je vous rends votre cacheton et on n'en parle plus !" Tandis qu'au théâtre, je ne me fatigue jamais. » Tant qu'à faire, il en rajoute un peu : « Il n'y a pas un seul film où l'on puisse dire : "Ah, ce que Lamoureux est bien !" Même dans Papa, maman, la bonne et moi, qui a été un triomphe au début des années 50, ce qui était vraiment

drôle, c'étaient les disputes entre Gaby Morlay, ma mère, et Fernand Ledoux, mon père. Moi, je n'étais qu'un fil conducteur. Non, non, je vous assure, je ne passe pas au cinéma ! »

Si : quand il joue les escrocs sympas. Le charmant Latude dans Si Paris nous était conté, de Guitry. Escroc encore dans Les Aventures d'Arsène Lupin, de Jacques Becker. Escroc toujours dans L'Apprenti Salaud, de Michel Deville, où il s'amuse avec légèreté à ridiculiser d'horribles notaires de province. « C'était très joli,

ça, mais ça a été un bide total. Je le lui  
avais pourtant dit, à Deville : "Je vais  
couler votre film. Je n'ai pas de clients, au  
cinéma !" Il a insisté. Alors je lui ai  
demandé un prix exorbitant par rapport à  
ma valeur. Il a dit oui. Que pouvais-je  
faire sinon accepter ? »

Tous les escrocs qu'il interprète au cinéma  
sont de petits anges comparés à ceux qu'il  
s'écrit au théâtre. Un beau dégueulasse  
décidé à tuer sa tante pour hériter (La  
Soupière). Un maire toujours en retard  
d'un métro, mais pas d'une crapulerie

(L'Amour foot). Un maître d'hôtel  
obséquieux jusqu'à l'écoeurement (Si je  
peux me permettre !).

« C'est par pudeur. Je n'oserais jamais  
faire de moi un type bien. Vous excusez  
tout chez les gens que vous aimez, même  
leurs défauts. Mais ces défauts, vous ne  
les supportez pas chez les autres et vous  
les envoyez se faire foutre. Alors moi, je  
me décris comme cet autre que vous ne  
supportez pas. Mais ce côté que vous  
pourriez caractériser de lèche-cul, je  
l'avais déjà au moment de mes monologues.

Je sortais une énormité en faisant  
semblant d'être scandalisé par ce que je  
venais de dire. C'était un de mes  
procédés. Avec ce débit très particulier  
qui était le mien et qui a plu... »

A 28 ans, il fait rire ses copains de bureau  
ou d'atelier. Sans songer un instant à en  
faire un métier : à cette époque, il est  
manœuvre, comptable, graveur. Une  
rencontre le propulse sur scène. De  
cabarets en cabarets (comme beaucoup, il  
en fait plusieurs par nuit), sa popularité  
grandit. Au début des années 50, ses one-

man-show sont des triomphes. Tout le monde fredonne Papa, maman, la bonne et moi et se tord aux mésaventures de Papa, qui essaie vainement de tuer un canard dans un appartement de plus en plus dévasté. « Et le canard était toujours vivant » est une phrase qui a marqué les générations. « Figurez-vous que "le canard" m'est venu par nécessité. J'avais une émission de radio dans l'après-midi, et à 9 heures, ce matin-là, rien. Mais rien de rien : aucune idée. Et c'est en filant à toutes pompes pour l'émission que ça

m'est venu. Papa, maman... c'est encore pire : une autre émission que je ne voulais plus faire et où j'ai dû me rendre sous la menace... Vous voyez à quoi ça tient, un triomphe ! » C'est ce même destin facétieux qui manque de lui faire rater sa rencontre avec Sacha Guitry. Débordé, crevé, Robert Lamoureux oublie le premier jour de tournage de Si Paris nous était conté, arrive avec une heure de retard auprès du Maître qui, impérial, assis dans un fauteuil, lui glisse à l'oreille : « Allez, on vous aime bien ! » Il l'aime tant qu'il lui

demande peu après de reprendre au théâtre Faisons un rêve, aux côtés de Danielle Darrieux et de Louis de Funès. C'est la première fois qu'un autre comédien que Guitry interprète son rôle dans une de ses pièces. Il y sera extraordinaire, surtout dans le monologue du deuxième acte.

« Guitry était déjà très malade et nous recevait couché, chez lui. On répétait tous les jours de 14h à 16h30, on le quittait dès que la morphine cessait d'agir et on se précipitait au Théâtre des Variétés, où je

reconstituais ses indications. Le seul problème, c'est qu'il ne voulait pas de De Funès dans le rôle du mari, et moi, j'avais annoncé que je ne jouerais pas la pièce sans lui. Le premier jour des répétitions, Guitry me fait signe de m'asseoir au bord de son lit. Danielle Darrieux s'installe en face, et Louis se retrouve très loin derrière. Et Guitry y va de son petit compliment : "C'est Charlotte Lysès qui, à la création, tenait le rôle de l'épouse mais, chère Danielle, vous la remplacerez au mieux par votre charme, votre humour,

votre talent. Robert, vous allez me succéder, mais votre humour, votre charme, votre talent me donnent toute confiance." Puis, sans même regarder de Funès, il lance : "Quant au mari, il était interprété par Raimu. Bon. Nous allons commencer." Louis, blanc comme un linge ; j'ai cru qu'on allait le perdre ! Moi lui faisant des clins d'œil à m'en péter les paupières pour qu'il ne prenne pas la porte. Enfin, il est resté, il a été magnifique (Guitry l'a reconnu en l'invitant à prendre le thé, seul, le lendemain de la première),

et la pièce a été un vrai succès. »

Devenu metteur en scène à la fin des années 50, Robert Lamoureux réalise quelques comédies dont Ravissante (« Je pensais qu'ils l'avaient carrément détruit, celui-là. Ils n'auraient pas eu tort ! »). Et, dans les années 70, quelques vaudevilles militaires dont il ne sauve que *Mais où est donc passée la 7<sup>e</sup> compagnie ?*, le premier de la série. Il s'y réserve - évidemment - le rôle d'un général imbécile et dangereux. Une ganache. « Encore aujourd'hui, quand on me rencontre dans la rue, on me fait en

rigolant : "Le fil bleu sur le bouton rouge et le fil rouge sur le bouton bleu !" C'est devenu aussi connu que "Et le canard était toujours vivant". » Et puis, il écrit une série de pièces qu'il joue généralement cinq cents ou six cents fois, où il fustige - non sans une certaine démagogie, parfois - les combinards, les magouilleux, empêtrés dans leurs histoires de fric. « Ben oui, le fric et les crapuleries qu'il entraîne sont souvent au cœur de mes pièces. Bien sûr qu'il y a des gens honnêtes, sincèrement droits, sur lesquels on peut compter

jusqu'à la mort. Mais ils ne sont pas drôles. Tandis qu'une crapule... Vous parlez de démagogie. Dans ma pièce précédente, L'Amour foot, j'avais prévu, huit mois avant que ça n'arrive en Corse, la chute d'un échafaudage sur des spectateurs. De même avais-je imaginé le suicide d'un ministre à qui on faisait porter le chapeau. Ça, évidemment, je l'ai enlevé après la mort de Bérégovoy. Je trouverais ça répugnant de faire rire du malheur d'autrui. »

« Mais faire dire au domestique d'un

magouilleur dans Si je peux me permettre  
"Monsieur devrait rester tapi", eh bien, je  
ne m'en prive pas ! On peut trouver ça  
drôle ou consternant, mais je m'en fous !  
Habituellement, ça fait beaucoup rire.  
Hier soir, pas du tout, allez savoir  
pourquoi. Il y a des publics timides. Et,  
moi, je n'ai jamais écrit pour les timides...  
On se dit que, jeune, il aurait fait un  
Scapin formidable. Et, plus âgé, un Orgon  
fabuleux. « Moi, jouer du Molière ? Je  
n'aurais pas pu. Oh ben non, je n'aurais  
pas été à la hauteur. »



Robert Lamoureux réalisateur :



Marivaudages et séductions pour deux couples amis qui jouent au dangereux jeu de l'amour...

Anecdotes : Réjouissant, l'épisode final, au piano, du compositeur (enfin cocu lui aussi) qui pianote en roucoulant "Je vois clair en toi, mon amour..."

La Caravelle était un bel avion ; prendre l'avion pour Rome, c'était déjà une grande aventure en 1960; et il y avait moins de voitures dans le trafic ! Les hommes portent le costard, sont bien rasés et bien coiffés, les femmes sont élégantes, avec

des brushing crêpés impeccables. Une  
tranche du bon vieux temps, quoi !



Un joli coeur ne sait rompre avec les

anciennes maitresses brunes avec  
 lesquelles il a eu une liaison. Le mari de  
 l'une d'elle le retrouve et le somme d'en  
 finir... mais de laquelle des nombreuses  
 maitresses s'agit-il ?



Lors de la débâcle de juin 1940, la septième compagnie de transmission, camouflée dans un bois, est capturée par les Allemands. Seuls trois hommes partis en éclaireurs échappent à l'ennemi : Pithiviers, Tassin et le sergent-chef Chaudard. Pithiviers, Tassin et le sergent-chef Chaudard établissent une liaison téléphonique entre leur position d'observation et le bois où la 7<sup>e</sup> compagnie est regroupée. Malheureusement le fil traversant la route, s'étant soulevé lors de l'abattage

d'un arbre, bloque une colonne allemande qui a tôt fait de comprendre la situation et d'encercler la 7<sup>e</sup> compagnie.

S'ensuivent alors de nombreuses tentatives des trois soldats pour ressortir du piège dans lequel ils sont tombés. Ils rencontrent le lieutenant Duvauchel, pilote de chasse dont l'avion a été abattu, et qui prend les commandes du groupe. Par hasard en passant dans une bourgade ils croisent une dépanneuse de chars allemande et sont forcés par une maladresse de Pithiviers de se battre.

Surpris par leur présence, les Allemands n'ont pas le temps de répondre et sont tués par Tassin. Les quatre hommes prennent alors le véhicule et pendant leur escapade vers le front, tentent de comprendre le fonctionnement du véhicule, en particulier du canon positionné au-dessus du chauffeur.

Par un pur hasard ils sont aiguillés sur le mauvais chemin et rattrapent une colonne de prisonniers français surveillés par des soldats allemands, qui n'est autre que la 7<sup>e</sup> compagnie.

Le trio les dépasse et force les Allemands  
qui les surveillent à avancer plus vite  
devant leur véhicule, laissant sans  
surveillance les soldats français, qui  
s'empressent de disparaître dans le bois  
longeant la route. Ainsi la 7e est libérée.  
4 ans plus tard, en juin 1944, piloté par le  
lieutenant Duvauchel, les 3 compères sont  
parachutés sur la France, Pithiviers a  
glissé dans l'avion, les entraînant hors de  
l'appareil.

Anecdotes : Le film est 3ème au Box-  
office français<sup>1</sup> pour l'année 1973 avec

3 944 014 entrées.

Le succès du film a amené deux suites :

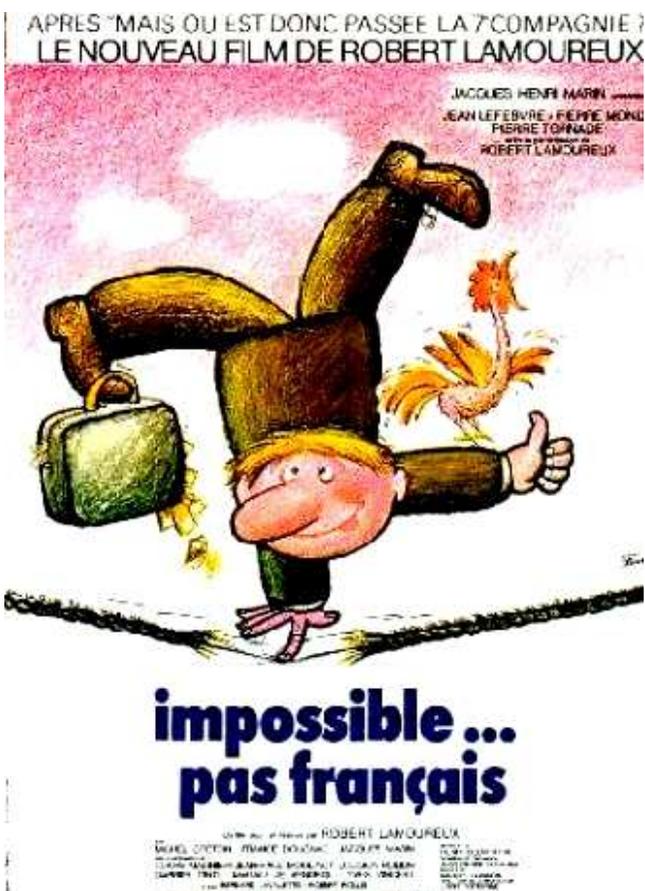
- 1975 : On a retrouvé la septième compagnie de Robert Lamoureux ;
- 1977 : La Septième Compagnie au clair de lune de Robert Lamoureux.

Le scénario situe les héros dans la forêt de Machecoul. En réalité, le film n'a pas été tourné à Machecoul ; la majorité des scènes ont été tournées dans les environs de Cerny et La Ferté-Alais, ainsi que vers Jouars-Pontchartrain et Rochefort-en-Yvelines. La célèbre scène de l'épicerie a

quant à elle été tournée à Brie-Comte-Robert.

Robert Lamoureux a écrit son film par rapport à son histoire personnelle vécue pendant la débâcle de juin 1940.

La scène finale du parachutage est basée sur un fait réel : 58 parachutistes de la France libre furent parachutés en Bretagne par groupes de 3, dans la nuit du 7 au 8 juin 1944 pour neutraliser le réseau ferré breton dans le cadre du débarquement en Normandie, 2 jours auparavant.



Antoine Brisset, frappé par le chômage,  
reprend du travail dans une agence de  
détectives privés. Ayant à fréquenter un

club de ball trap huppé pour les besoins d'une enquête, il se fait passer pour un industriel spécialisé dans l'import-export et reçoit une commande bien malgré lui : il touchera une commission de plusieurs centaines de millions s'il parvient à acheminer sous quelques jours trois cents tonnes de malachite verte à bon port ; par chance, il apprend également que cette marchandise est disponible à Barcelone et cherche, là-bas, désespérément un acquéreur. Une course contre la montre s'ensuit pour répondre aux engagements

pris auprès du commanditaire, Nadar, avec un problème de taille : Antoine n'a pas conduit de poids lourds depuis son service militaire, et ne possède d'ailleurs pas le permis.



La suite des aventures du trio de la septième compagnie lors de la débâcle de juin 1940 : Tassin, Chaudard et Pithiviers échappent aux Allemands et sont recueillis en caleçons par la mère Crouzy qui leur fournit des uniformes d'officiers français. Nos trois héros se font arrêter à nouveau et ils sont conduits dans un château où une grande partie de l'état-major français est retenue prisonnier. Les trois bidasses, devenus officiers malgré eux, sont sur le point de faire évader tous ces officiers quand, malencontreusement,

ils se retrouvent libres alors que le reste des officiers est obligé de rebrousser chemin après l'effondrement de la forêt sur la porte du sous-sol. S'ensuit une petite série d'évasions à chaque fois sous l'œil médusé de leur supérieur le capitaine Dumont qui ne comprend pas comment font ces trois toquards pour s'évader.

Anecdotes : Henri Guybet, qui obtient là son premier rôle important, remplace au pied levé Aldo Maccione qui était trop gourmand concernant son cachet d'acteur.

Pour les besoins de la scène dans la

rivière, Robert Lamoureux n'a pas pu reconstituer la scène en studio et pour tourner en plein hiver dans les eaux glacées de l'Epte, il fit mettre des câbles sous l'eau pour que les trois compères s'y attachent et puissent avancer.

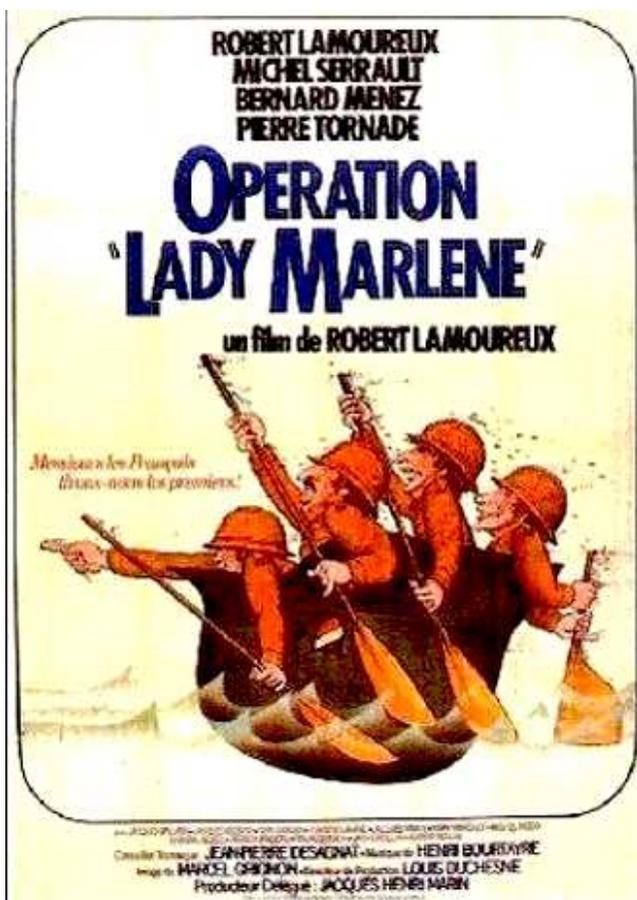
Une suite sera tournée, *La Septième Compagnie au clair de lune*, troisième et dernier film de la série de la septième compagnie

Le film a été tourné, en partie, au château de Vigny. D'autres scènes ont été tournées à Jouy-le-Moutier, dans les

environs de Gasny (scènes de la rivière),  
Cormeilles-en-Parisis (scènes des  
souterrains) et dans les environs de  
Santenoge (scènes du train).

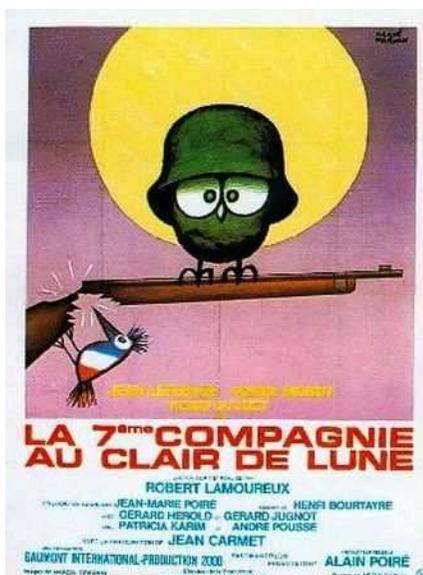
Le passage secret derrière la tapisserie  
emprunté par les protagonistes pour sortir  
du château n'existe pas.

Comme le premier film, 'On a retrouvé la  
septième compagnie est 3ème au box-  
office français<sup>1</sup> pour l'année 1975 avec  
3 740 209 entrées.



Deux petits truands sont récupérés par un chef de la Résistance pour mener une mission périlleuse. En effet, Paulo et Clovis

se font passer pour des chefs d'îlots et en profitent pour dévaliser les appartements vides. On les charge de voler les plans de débarquement que projettent les forces allemandes en Angleterre. C'est en montgolfière, que nos joyeux lurons vont accomplir leurs exploits...



1942, zone occupée. Après avoir été démobilisés, Tassin, Pithiviers et le chef Chaudard s'en sont retournés à leur vie d'avant. Chaudard a repris la direction de sa petite quincaillerie de province avec son épouse, Suzanne, et entretient par intérêt de bonnes relations avec Lambert (André Pousse), le chef de la milice locale qui lutte contre les forces judéo-maçonniques et recherche le commandant Gilles, l'un des chefs de la Résistance locale. Alors qu'il doit recevoir la visite de Tassin et Pithiviers, venus passer quelques jours de

vacances pour évoquer le bon vieux temps de la 7e compagnie, il est loin de se douter que son beau-frère, Gorgeton (Gérard Jugnot), cache avec la complicité de Suzanne le commandant Gilles dans son cellier...

Anecdotes : C'est le dernier volet de la trilogie des aventures de la septième compagnie après *Mais où est donc passée la septième compagnie ?* (1973) et *On a retrouvé la septième compagnie* (1975). Le film marque néanmoins une rupture par rapport aux deux premiers, qui se situent

dans la continuité l'un de l'autre (le second film démarre exactement où s'est arrêté le premier et on y retrouve l'ensemble des personnages). L'histoire se déroule cette fois deux ans plus tard et ne subsistent plus que les trois personnages principaux (Chaudard, Tassin et Pithiviers), rendus à la vie civile.

De fait, plusieurs incohérences se glissent entre les deux premiers volets et le troisième :

Chaudard se prénomme Louis dans les deux premiers volets, on peut voir sur la

devanture de sa quincaillerie qu'il s'appelle désormais Paul.

Dans le premier film, Chaudard dit en parlant de sa femme, en montrant la photo de sa quincaillerie complètement trempée après sa chute dans l'eau, "mais qu'est-ce qu'elle va dire Paulette." Dans le troisième film, madame Chaudard se prénomme Suzanne.

Quand dans le premier film le chef Chaudard se languit de sa fameuse quincaillerie, il fait savoir qu'elle est "à Vesoul". Or de multiples éléments du

dernier film (le journal, les sablières, la fuite vers l'Angleterre...) indiquent que la ville où se situe la quincaillerie se trouve aux abords de la Loire, à proximité de l'embouchure, donc bien loin de la Haute-Saône.

Un même acteur, Konrad von Bork, joue deux rôles différents entre le premier et le troisième film : de commandant dans la Wehrmacht dans *Mais où est donc passée la septième compagnie ?*, il est devenu colonel dans la SS dans *La septième compagnie au clair de lune*.

On peut de la même manière remarquer certaines erreurs historiques. Par exemple, alors que l'histoire se passe en 1942 en zone occupée, la Kommandantur est censée abriter des miliciens. Or la milice ne fut créée qu'en janvier 1943 et son action était alors limitée à la zone libre.

La Kommandantur dans le film est en fait l'hôtel de ville de Maule, dans les Yvelines.

La scène de la sablière a été tournée avec le concours de la Compagnie des sablières de la Seine.

La séquence en Bretagne a été tournée dans le port de Dahouët, à Pléneuf-Val-André.

Plusieurs scènes ont été tournées à Briec-Comte-Robert, où est située la quincaillerie.

Une scène est demeurée célèbre en raison de ses conditions de tournage : celle de la gifle que donne le chef de la milice à l'un de ses hommes, dans un bureau de la Kommandantur. Il fallut en effet refaire la prise une bonne dizaine de fois. Excédé, André Pousse finit par gifler réellement

Jean-François Dérec, qui ne s'y attendait absolument pas. Cette dernière prise était tellement criante de vérité qu'elle fut retenue pour le montage du film.

Le film se classe 12e au Box-office français pour l'année 1977 avec 1 792 134 entrées, loin du carton des deux autres films de la trilogie qui ont fait chacun près de 4 millions d'entrées.



Robert Lamoureux comédien :



Adèle, une brave fille de ferme, est  
chassée de son village par les habitants, à

cause de ses dons de médium. Elle échoue  
à Paris comme bonne dans une famille qui  
souhaite monnayer la particularité de leur  
employée...



Le village d'Epron fut totalement détruit  
par les bombardements américains  
destinés à mettre en fuite l'occupant nazi.  
Cinq ans après la Libération, des artistes  
et deux animateurs radio unissent leurs  
efforts pour réunir les fonds qui  
permettront la renaissance du petit  
village...



Robert Montfort, fonctionnaire, occupe ses loisirs à composer des poèmes. Les parents de sa jeune femme, Solange, lui sont hostiles, car il n'est pas riche. Robert rencontre Ketty, une amie d'enfance qui le lance dans le cabaret de son mari, sous le nom de Jean Rigobert. Mais Robert n'ose rien révéler à sa femme, en raison des préjugés de la famille. Comme il a quitté l'administration et que désormais, il a de l'argent, ses beaux-parents ont vite fait de le taxer d'infidélité et provoquent une rupture du ménage. Bien entendu tout

s'arrangera et le bonheur reviendra au  
foyer.



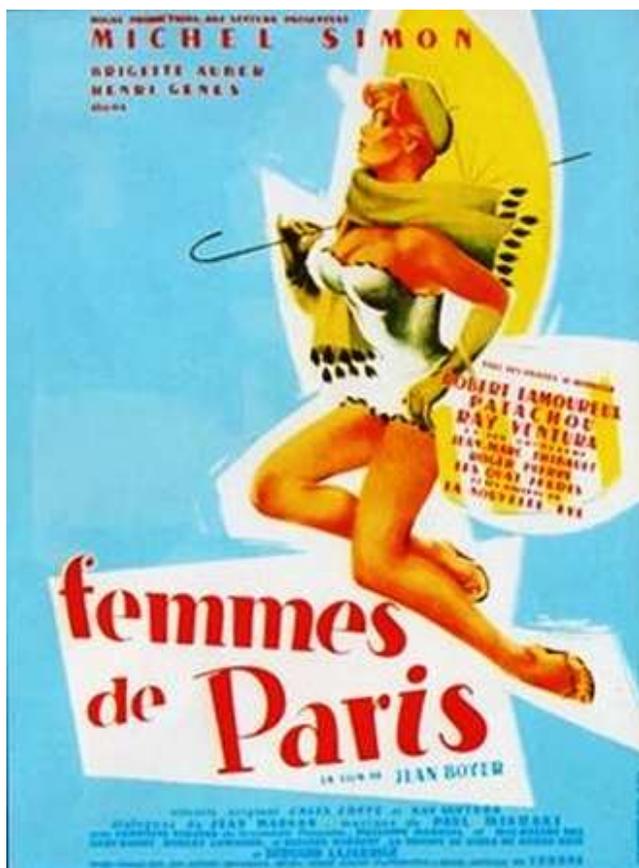
Robert tente sans succès de gagner sa vie  
en faisant de la représentation. Comme il  
ne peut plus payer son loyer, sa concierge

le met à la porte. Il dérobe un portefeuille  
mais un camelot l'oblige à le restituer et  
lui fait la morale. Repentant, Robert  
devient son ami. Grâce à son courage, à ses  
bons sentiments, il parvient à se faire une  
situation, possède une voiture et beaucoup  
d'argent, ce qui fait mourir d'envie et de  
jalousie un vaurien du quartier et la fille  
de son protecteur qui a jadis refusé son  
amour parce qu'il était pauvre. Robert  
épousera une jeune fille honnête comme  
lui, qui deviendra ainsi la reine des  
camelots.



Le peintre Pierre Palette a décidé de faire "craquer" la jeune Odette Chennevière. Il l'appelle chaque jour téléphoniquement

pour lui dire : "Allo, je t'aime"... Puis il rentre dans son entreprise où il s'ingénie à semer la pagaille.



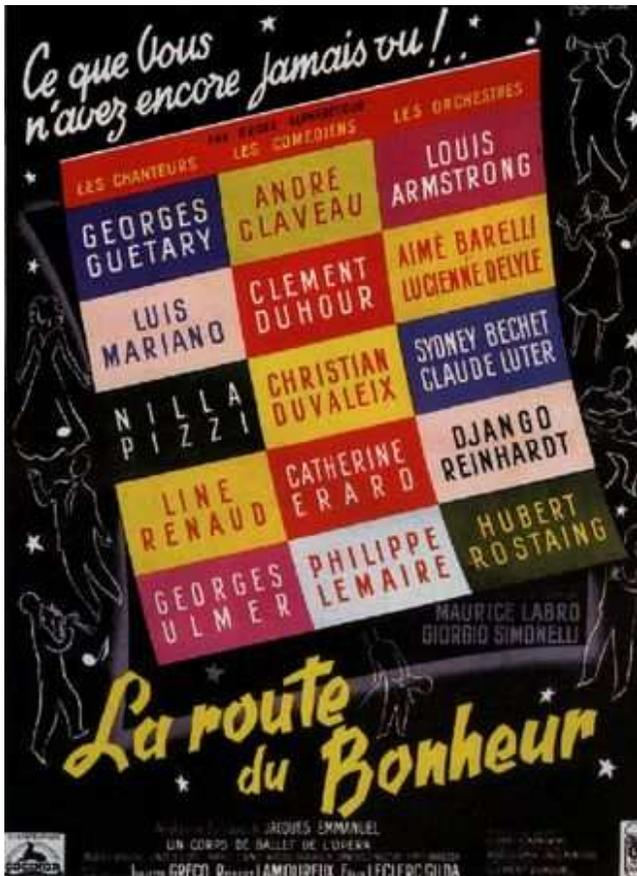
Le professeur Buisson est un célèbre  
astronome qui vient de découvrir une  
nouvelle étoile qui se rapproche  
dangereusement de la terre. Malgré sa  
surprenante découverte, il va quitter son  
observatoire pour rejoindre une femme en  
détresse...



Martial tente de corrompre un postier pour obtenir une lettre qu'a écrit son épouse qu'il soupçonne d'infidélité. Après bien des aventures, il comprendra que sa chère Colette est blanche comme neige. Il fera par la même occasion le bonheur du postier et de son épouse...



M. Albertini, directeur d'une fabrique de fromages, est persuadé que ses ouvriers veulent sa ruine. Il s' imagine que son comptable, Roberto, est un dangereux agitateur. Albertini cherche alors à s'assurer l'estime de son employé, il va même jusqu'à lui offrir sa fille, Sylvia, en mariage. Hélas, après la noce, Roberto découvre les raisons qui ont poussé Albertini à agir ainsi et il se sent trompé par la jeune femme. Sylvia, sérieusement éprise de Roberto, parviendra à le convaincre de sa sincérité.

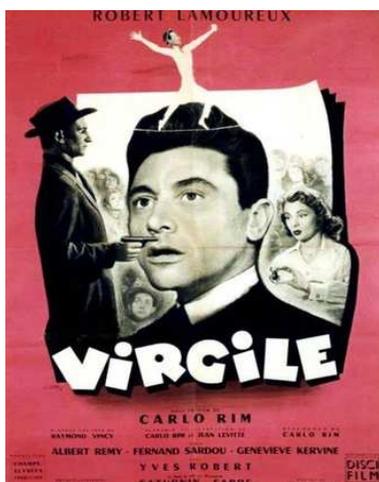


Marina est institutrice dans le petit village de Montecarlone, en Italie. Un jour, elle lance un appel en faveur du plus déshérité

de ses élèves. Un animateur de radio,  
Carlo Mastelli, l'entend et décide  
d'embaucher la jeune femme pour son  
émission qu'il rebaptisé "La Route du  
Bonheur". Aussitôt c'est un succès  
foudroyant, de grandes vedettes y  
participent et Carlo épouse Marina...



Robert et sa fiancée Lucienne s'apprêtent à passer leurs vacances en Italie, lorsqu'un contretemps retarde le départ du jeune homme. Rejoignant sa compagne quelques jours plus tard, celle-ci est partie en excursion, et Robert va faire connaissance avec Thérèse. L'idylle naissante va briser le bonheur du couple.



Le dénommé François Virgile, jeune homme sympathique et lunaire, connaît une déveine persistante qui semble s'acharner sur sa famille depuis plusieurs générations. Il gagnera confiance en ses capacités en faisant la rencontre de la mignonne rédactrice Jackie, au journal (l'Écho du Soir) où il est engagé en tant que journaliste-reporter...



A bout de ressources et mourant de faim, Marie-Lou, une petite bonne est recueillie par Léo et ses amis squatters. La chaleur de leur accueil la met en confiance et elle leur raconte la vie de ses anciens patrons. La folie et le bruit qui régnaient chez les Dumery où monsieur était ministre. Le silence écrasant et insoutenable que l'on trouvait chez les Delecluze, monsieur étant bourreau. Chez les Béchard, monsieur et son fils Gaston la poursuivaient sous l'œil tolérant de madame. Le couple Berthier, monsieur

auteur, madame, actrice, la met à la porte  
dès que la situation financière fut  
rétablie. Seul son séjour chez les Grimaldi  
lui permit de rencontrer Benvenuto, un  
jeune peintre génial, que Marie-Lou  
retrouve, lavé de toute accusation, après  
qu'on l'eut soupçonné d'être un faussaire.  
Les jeunes gens réunis, l'avenir leur  
appartient.



Robert, qui est stagiaire chez l'avocat  
Turpin, vit encore chez ses parents.

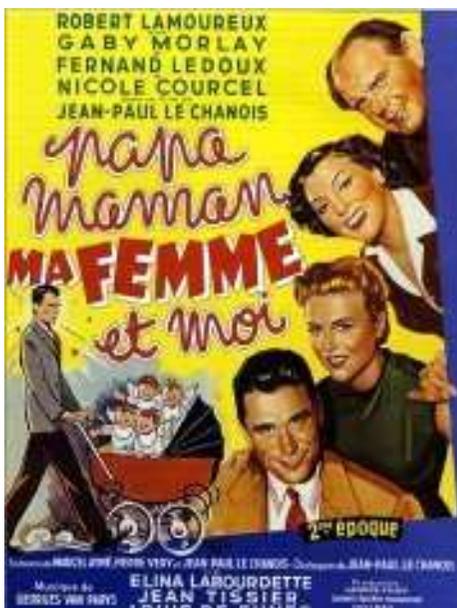
Flirtant avec une collègue, il est licencié par son patron jaloux. Il rencontre alors Catherine, qui a une petite fille à charge ; il en tombe amoureux et essaie de la faire embaucher comme bonne (servante) par ses parents.

Anecdotes : Film extrêmement typique de son époque, Papa, maman, la bonne et moi se veut une œuvre « popote », à l'opposé du grand spectacle, et de ce fait montre avec une certaine fidélité le quotidien d'une famille de Français moyens du début des années 1950. Le tournage s'est

déroulé du 24 mai au 15 juillet 1954 dans  
les studios parisiens de Boulogne-  
Billancourt.

Une suite, *Papa, maman, ma femme et moi*,  
toujours réalisée par Jean-Paul Le  
Chanois, est sortie en 1956.

À noter, les apparitions du réalisateur (un  
spectateur qui « ne dit rien »), Hubert  
Deschamps et Bernard Musson (des  
spectateurs lors de la représentation),  
ainsi que Dominique Marcas (Henriette,  
une employée de maître Turpin).



Au retour de leur voyage de noces, Robert et Catherine habitent avec les parents de Robert : Gabrielle et Fernand. L'euphorie du début fait bientôt place à une atmosphère tendue, aggravée par l'arrivée des premiers jumeaux, l'exiguïté des lieux

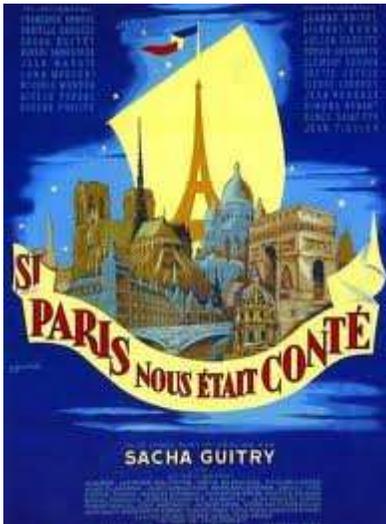
et les dures réalités de la vie quotidienne.

Pourtant la grande affection qui lie les membres de la famille leur permet de faire face à d'autres problèmes : arrivée d'autres jumeaux, mise à la retraite de « papa » qui se fait escroquer par un agent immobilier, difficulté de se faire une clientèle pour Robert, jeune avocat... Après une brouille passagère, les deux couples se réconcilieront et continueront la vie en commun.



La fille d'un richissime américain prend son indépendance et s'installe à Paris, dans le Quartier Latin. Le Marquis de

Servet, qui jalouse sa fortune, engage un écrivain sans le sou pour la surveiller. Mais celui-ci ne tarde pas à tomber amoureux.



L'histoire de Paris, de ses origines à 1955, racontée à de jeunes étudiants par Sacha Guitry, sous forme de « déclaration d'amour lucide ». Sont notamment évoqués

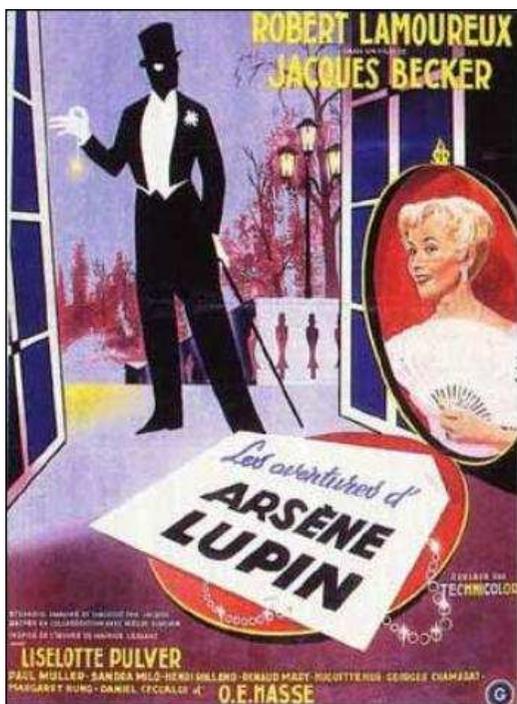
la première rencontre de Charles VII  
(Paul Colline) et d'Agnès Sorel (Danielle  
Darrieux), la création de l'imprimerie sous  
l'impulsion de Louis XI (Sacha Guitry), le  
Louvre au temps de François 1er (Jean  
Marais), le vol de la Joconde, la nuit de la  
Saint Barthélemy, l'assassinat d'Henri III  
(Jean Weber) par un moine fanatique,  
l'abjuration d'Henri IV (Jean Martinelli) à  
la prière de sa maîtresse Gabrielle  
d'Estrées (Michèle Morgan),  
l'embastillement du conseiller Broussel  
(Pierre Larquey) et celui du jeune Voltaire

(Bernard Dhéran), l'énigme de l'homme au  
Masque de Fer, les évasions de Latude  
(Robert Lamoureux), les salons littéraires  
de Mmes Geoffrin (Jeanne Boitel) et  
d'Epinay (Suzanne Dantès), le règne de  
Rose Bertin (Sophie Desmarets) sur la  
mode 1780, l'agonie de Voltaire (Jacques  
de Féraudy) et son enterrement à la  
sauvette, la prise de la Bastille commentée  
par Beaumarchais (Aimé Clariond),  
l'exécution de Louis XVI (Gilbert Boka) et  
le procès de Marie-Antoinette (Lana  
Marconi), les soirées littéraires au Café

Procopé, la Commune de Paris, l'affaire Dreyfus, les premières de "Louise" et de "Cyrano de Bergerac", la découverte du vaccin antirabique par Pasteur.



Un couple pourtant amoureux décide de divorcer pour cause de scènes de jalousie trop fréquentes. Mais il y a Gégé, leur petit garçon adoré...



La qualité première d'Arsène Lupin réside

dans ses multiples facettes. Et du coup, ce sont autant les cambriolages de haut vol du légendaire voleur qui nous passionnent, que son identité savonneuse qui se dérobe perpétuellement à nous. Dans ces aventures cinématographiques Arsène Lupin abandonne les apparences que lui a prêtées Maurice Leblanc, pour endosser la personnalité de Jacques Becker. Et on l'a assez dit, Becker s'intéresse moins aux intrigues qu'à ces personnages. Aussi faut-il moins s'attendre ici à un film d'aventures qu'à une tentative de portrait, tout en

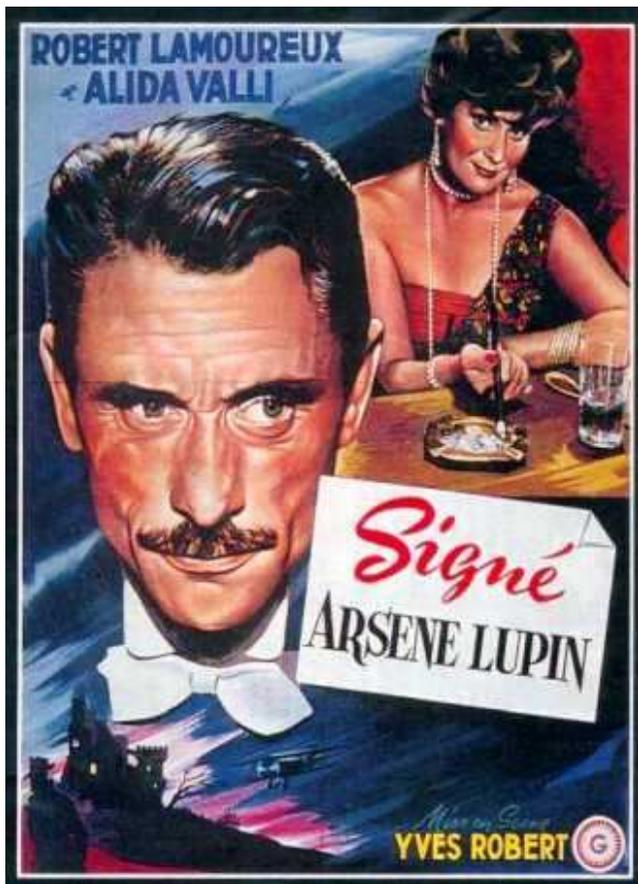
petites touches, de l'insaisissable gentleman cambrioleur. Sacrifiant le légendaire, Becker l'y dépeint avec son réalisme intimiste, l'opposant à un monde des apparats qui n'entend le réel qu'à la valeur du carat. Le cinéaste soigne particulièrement la reconstitution, avec le même souci du détail qu'il avait prêté à Casque d'or, mais dans le mode humoristique. Avec Ali Baba et les 40 voleurs, Arsène Lupin est le seul film en couleurs de Becker. Ce n'est peut-être pas un hasard.



Auteur à succès : Pierre Carraud, rédige son testament et, par devant Maître Stéphane, en présence de ses meilleurs amis et de son secrétaire M. Lecomte, il déclare léguer sa fortune à ceux qui ont servi de modèles aux personnages de son grand succès « La vie à deux ». Sous

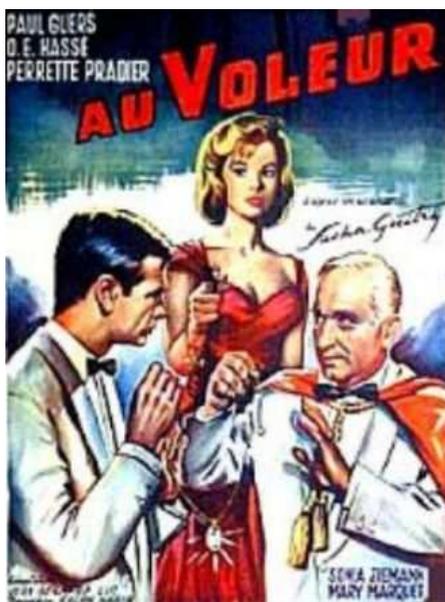
condition que leur vie ait été et soit toujours heureuse, faute de quoi, les amis de l'auteur hériteraient. Deux généalogistes, Pommier et Santis, sont désignés et se mettent en chasse. Ils sont poursuivis par le directeur Arthur Vattier et l'éditeur Roland Sauvage, les deux amis alléchés par l'appât du gain. Se succèdent alors divers extraits de comédies de Sacha Guitry : Désiré, Faisons un rêve, Le blanc et le noir, L'illusionniste... Aucun couple n'ayant rempli la condition, Carraud meurt ayant auprès de lui la seule femme

qu'il ait aimé profondément, Françoise.



Arsène Lupin et son complice La Ballu  
cambriolent une villa. Etant dérangés par

la police, ils n'ont le temps que d'emporter un tableau. Ce tableau représente une fresque en trois parties, La Ballu dérobe le deuxième tableau. Le troisième tableau se trouve au Musée de Florence mais quand Lupin y arrive, le tableau a disparu...



Au coeur de l'intrigue, un diamant rose,  
 patrimoine d'un riche et mystérieux  
 "prince". Nombreux sont ceux qui le  
 convoitent en commençant par sa propre  
 maîtresse. L'inconnu demeure quant à la  
 valeur réelle de la pierre...



Le film est constitué de 7 sketches réalisés par 7 réalisateurs français, qui résument les étapes amoureuses des femmes françaises dans les années 1960. Un escroc, Désiré, use de ses talents de séducteur pour dépouiller trois conquêtes féminines esseulées.

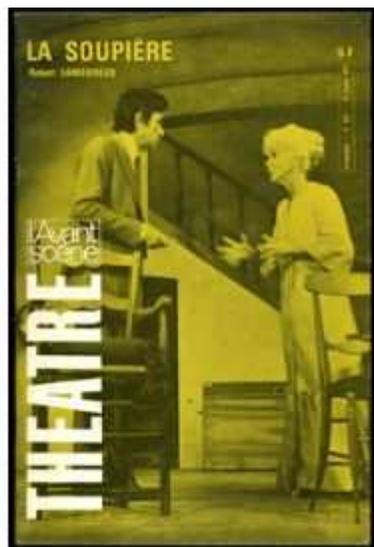


Antoine Chapelot, célibataire dans la cinquantaine, délaisse son emploi de vendeur. Il a touché un coquet héritage et monte une superbe escroquerie à Briançon en compagnie de Caroline Nattier, jeune stagiaire de notaire pour laquelle il éprouve d'affectueux sentiments...

Anecdotes : Le restaurant dans lequel Robert Lamoureux et Christine Dejoux déjeunent existe toujours et a conservé le même décor. Il se situe à Paris à l'intersection de la rue du Petit Musc et de la rue de la Cerisaie. Une partie du film

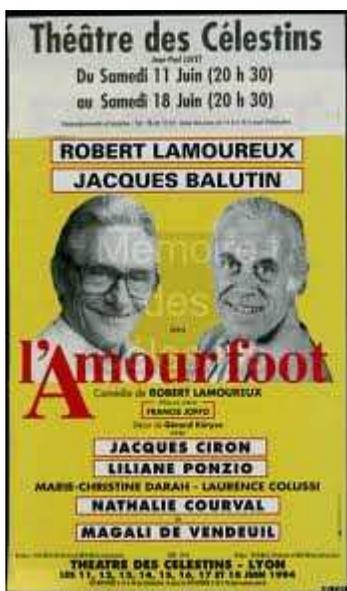


l'Épiphanie que se proposent trois sœurs,  
(Suzanne, l'ainée qui se croit persécutée  
par son bourru de mari; Germaine qui  
habite dans une maison de retraite et  
Armande, parfaite bourgeoise au foyer) :  
passer au cimetière, manger au restaurant  
chinois et se rendre a un spectacle ou se  
produit la benjamine Marie-Louise...



Robert Lamoureux au Théâtre :

L'Amour foot



'arrivée d'un jeune joueur dans l'équipe de football de la petite ville de Saint Plonget va bouleverser la vie du Maire. Certaines révélations à son sujet risque bien de

remettre en cause son élection...

Entre magouilles, compromis et manœuvres électorales, le maire et son entourage font ressurgir des histoires anciennes qu'ils auraient volontiers laissées au placard. Quelques pots-de-vin suffiront-ils ?!

Commentaire : Librement inspirée des mésaventures de Bernard Tapie, L'Amour foot est la comédie la plus aboutie des pièces de Robert Lamoureux.

Presse :

« Un petit chef-d'œuvre d'esprit

français de finesse et de gaudriole »

Figaroscope

« C'est drôle, bien observé et parfois

même assez courageux dans l'expression »

Le Parisien

Le Charlatan



Escrocs à la petite semaine, Alexandre et

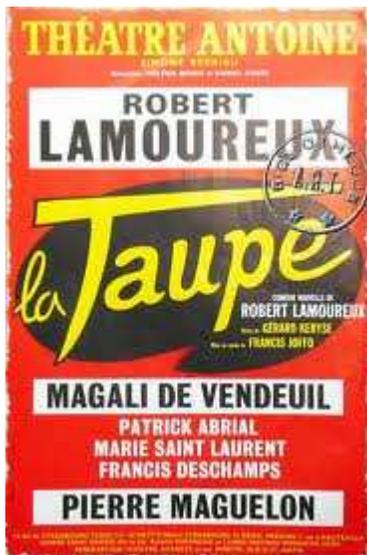
Émilie ont une carrière bien remplie. De la

forêt de Brocéliande vendue en  
lotissements à des hollandais, jusqu'à la  
commercialisation de vins de bordeaux  
surgelés, leur palmarès est exceptionnel...

Les deux escrocs font la connaissance d'un  
riche député atteint de difficultés  
d'élocution. Ils flairent le filon mais vont  
pousser le bouchon un peu trop loin... Ils  
vont néanmoins tenter de tirer un énième  
fois les marrons du feu, face à des dupes  
plus perspicaces que prévu !

« Une pièce joyeuse. On rit sans arrière  
pensée. » Pariscope

## La Taupe



Une histoire d'agents secrets pas très

discrets ou comment l'opération

« Nonchalante » a viré au fiasco complet...

Pourquoi le plastiquage de la

péniche a-t-il échoué et que s'est-il

réellement passé là-bas ? Il y a

forcément un agent double là-dessous....

Mais qui est la taupe ???

Albert Moite, faux courtier en vins et vrai

agent spécial dont la femme,

Hélène, ignore tout de ses activités ?

Archambault, le Colonel à l'air un peu

dépassé par les évènements ?

Alex, l'autre agent que l'on croyait mort et

qui réapparaît soudainement ?

À moins que Dolorès ne soit une fausse

femme de chambre... ?

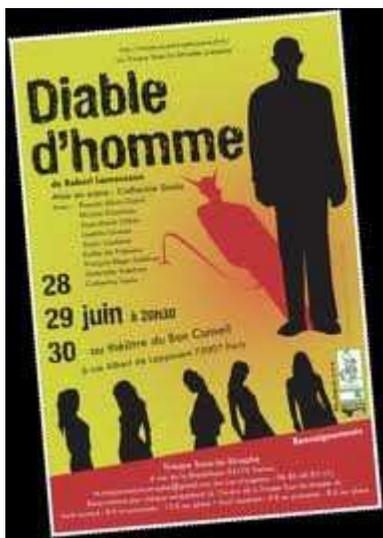
Et au jeu du « qui est qui ? »... cette

comédie savoureuse de Robert

Lamoureux nous réserve bien des

surprises !

Diable d'homme



Un écrivain médiocre et besogneux voit

son quotidien perturbé par l'apparition

soudaine du diable, un beau soir, à sa table

de travail.

Celui-ci lui propose un pacte qui consiste à damner les cinq femmes de son dernier roman. d'abord méfiant, l'écrivain finit par accepter ce contrat diabolique en échange de la promesse du prix Goncourt, voire même du Nobel !

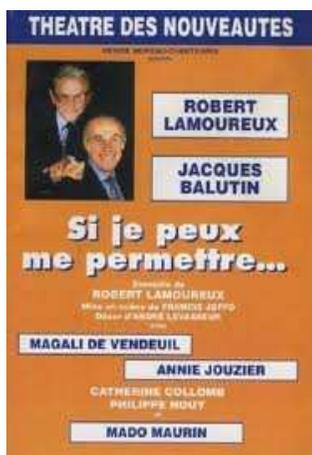
Se glissant dans la peau d'un respectable homme d'affaires, Monsieur Lauret-Bayoux, notre diable, malgré les pouvoirs surnaturels dont il dispose et la complicité d'un suppôt, aura fort à faire contre ses cinq femmes.

L'instinctive solidarité féminine mettra-t-elle en échec les projets de Satan?

Un savant mélange de situations cocasses et une féroce observation du

comportement féminin ont permis à cette comédie à rebondissements, d'être plébiscitée par un large public.

Si je peux me permettre



« Honnête » ? C'est un mot hors d'usage pour Franck Lequillard, homme d'affaire sans scrupules et manipulateur, qui doit sa brillante réussite à ses « magouilles ».

Alors qu'il est sur le point de conclure une affaire qui va le mener au sommet de sa gloire, un élément inattendu vient changer la donne : il a jusqu'au lendemain 18h00 pour trouver 60 millions de francs; passé ce délai, il sera ruiné... Avec son fidèle maître d'hôtel Marcel, ils vont envisager toutes les solutions possibles et imaginables pour éviter la catastrophe.

Cette comédie tordante et pleine de rebondissements met à mal le monde des affaires et la classe bourgeoise.

La Soupière



"La Soupière", c'est sous ce nom que Paul (rôle créé par l'auteur) désigne sa vieille

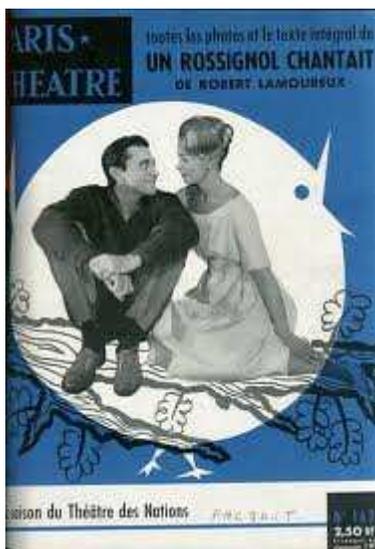
tante Violette (rôle créé par Françoise Rosay) dans ses tractations avec la jeune bonne de celle-ci "au passé plus que douteux" pour casser la Soupière, c'est à dire supprimer la vieille dame, qui se refuse énergiquement à vendre sa propriété a une grosse société... ce qui arrangerait bien les affaires de Paul, qui espère toucher une forte commission qui le sauverait de la faillite. Germaine convoque une ancienne relation "Monsieur Louis" pour exécuter l'opération. Mais se présente d'abord à la propriété un M.

Louy, fondé de pouvoir de banque (qui a fait la connaissance de Germaine dans le train, celle-ci s'étant fait passer pour la dame de compagnie de Violette). Paul prend celui-ci pour le tueur, ce qui provoque un joyeux quiproquo. Tout finira par s'arranger, Violette ne sera pas supprimée, M. Louis épousera la fille de Paul "Brigitte". Les interventions d'un motard de la police qui fait la cour à Germaine, ajoutent encore à la joie des spectateurs.

C'est avec ce rôle que Denise GREY

apparaîtra sur scène et à la télévision pour  
la dernière fois.

Un rossignol chantait



## Frédéric



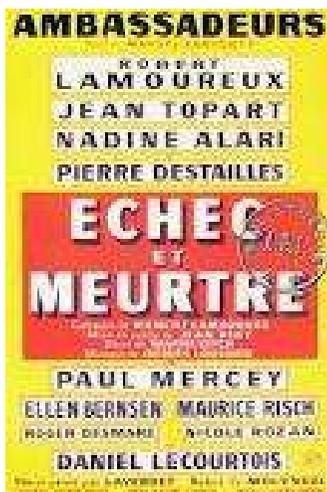
Frédéric est le modeste employé d' un  
laboratoire français de recherches  
nucléaires. Il a des dons, extraordinaires,  
qui ne sont pas utilisés : entre autre, il

possède une mémoire prodigieuse.

Il lui suffit de lire, une seule fois, la formule la plus compliquée pour que celle-ci soit, à jamais, gravée dans son souvenir.

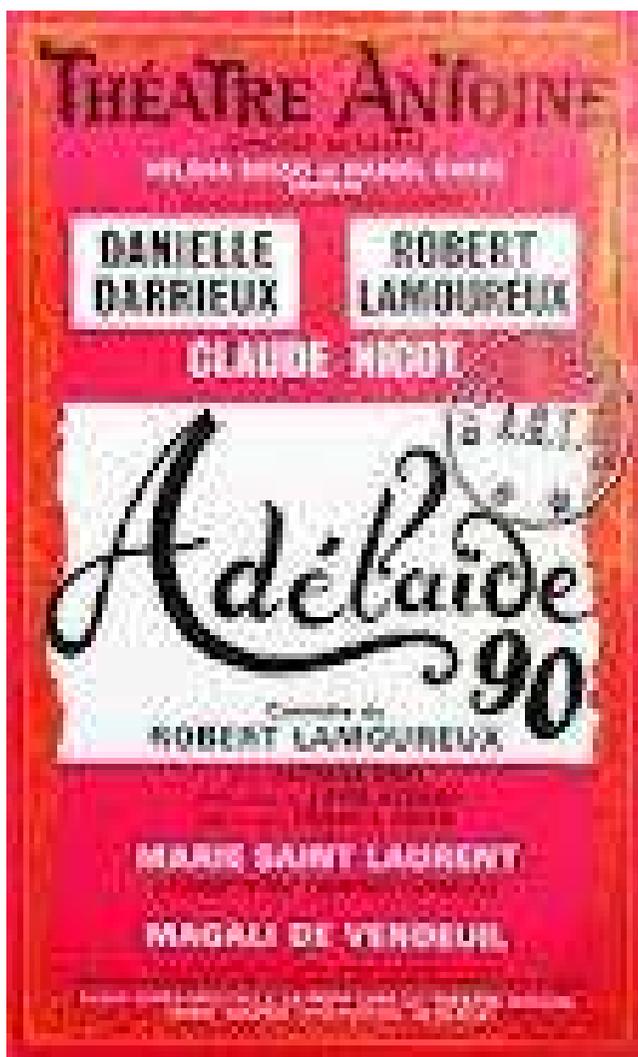
Bien entendu, ce remarquable "don" intéresse les agents d' une puissance étrangère car Frédéric connaît une formule qu 'ils veulent se procurer coûte que coûte ; et pour ce faire : ils le kidnappent.

## Échec et meurtre



Dans une demeure bourgeoise en pleine campagne, de riches oisifs sont réunis le temps d'un week-end de Pentecôte, mais une jeune femme y est assassinée. Le commissaire Pelizzari (Robert Lamoureux) snob, prétentieux, y mène une enquête riche en rebondissements.

Adélaïde 90



# BONUS

Quand on aime et qu'on a 20 ans,  
Ça n'est jamais pour de l'argent,  
Les jeunes filles se disent en rêvant :  
« ça m'est égal qu'il ait de l'argent,  
Tout ce que je veux, c'est qu'il soit grand,  
Qu'il ait un nez, une bouche, des dents,  
Et tout le reste évidemment ! »  
Enfin, quand on aime et qu'on a 20 ans,  
Ça n'est jamais pour de l'argent  
Quand on aime et qu'on a 30-35 ans,  
Ça n'est pas toujours pour de l'argent,  
On y pense, évidemment,  
On pense aux sorties dans les grands

magasins avec Madame,

Avec ou sans .....

Enfin, quand on aime et qu'on a 30-35 ans,

Ça n'est pas toujours pour de l'argent.

Quand on aime et qu'on a 40-45 ans,

Ça n'est pas forcément pour de l'argent,

On se renseigne un peu avant :

« vous avez un appartement ?

un p 'tit ? un grand ?

Avec de la vaisselle en argent ?,

Et tout ce qu'il faut pour mettre dedans ?

Enfin quand on aime et qu'on a 40-45 ans,

Ça n'est pas forcément pour de l'argent.

Quand on aime et qu'on a 80 ans,  
Ça n'est jamais pour de l'argent,  
Du moment qu'on peu s'offrir son petit  
verre de vin blanc !

Bah, vous voyez c'est ça qu'est marrant,  
Quand on aime et qu'on a 80 ans,  
C'est tout à fait comme à 20 ans,  
Ça n'est jamais pour bien longtemps !!!

Le cinéma familial est en deuil. Robert Lamoureux, réalisateur du vaudeville militaire "Mais où est donc passée la 7ème compagnie?" est décédé à l'âge de 91 ans.



Le chansonnier, auteurs de films et de pièces de théâtre Robert Lamoureux est

décédé samedi à l'âge de 91 ans, a annoncé sa fille France Lamoureux. Il est notamment le réalisateur du film très populaire «Mais où est donc passée la 7e compagnie?».

«Papa nous a quittés ce matin. Il était tombé dans le coma avant- hier puis il s'est réveillé hier. On pensait que ça irait mieux, mais il est retombé dans le coma», a déclaré sa fille.

Le comédien et dramaturge, né le 4 janvier 1920, souffrait d'un mélanome, «mais son décès n'est pas lié à ce cancer»,

a précisé sa fille. La date des obsèques n'est pas encore décidée. Il sera inhumé à Neauphle-le-Vieux (Yvelines), auprès de sa deuxième épouse Magali de Vendeuil. Le président Nicolas Sarkozy a rendu hommage samedi au comédien. Il a évoqué «la gouaille», «l'humour pince-sans-rire» de ce «représentant de l'esprit parisien». Robert Lamoureux a régné pendant un demi-siècle sur le comique populaire avec une oeuvre théâtrale et cinématographique abondante, dominée par le succès de la comédie «Mais où est donc

passée la 7<sup>e</sup> compagnie?» réalisée en  
1973.

Né le 4 janvier 1920 dans une famille  
parisienne modeste, Robert Lamoureux  
arrête sa scolarité à la fin de l'école  
primaire et entame une série de petits  
boulots dès l'âge de 14 ans. Après la  
guerre, il est d'abord comptable dans les  
Houillères de Colomb-Béchar, en Algérie,  
avant de revenir à Paris, comme  
représentant en machines à écrire.

Bel homme affable, silhouette mince,  
Robert Lamoureux tente à la fin des

années 1940 de faire fructifier ses talents d'humoriste comme comédien, obtenant des petits rôles au cinéma, et en écrivant des textes de chanson pour Yves Montand notamment. Venu au cabaret en 1949, il y triomphe rapidement grâce à de longs monologues volontiers gouailleurs qu'il débite d'une voix légèrement nasillarde.

Certains de ses sketches passeront à la postérité, comme «Papa, maman, la bonne et moi» (Grand Prix du disque 1950).

Relégué dans l'ombre au début des années

1960, après avoir vainement tenté de s'imposer au cinéma comme acteur, il renoue avec le succès à la fin de la décennie grâce au théâtre, en reprenant d'abord d'anciens rôles de Sacha Guitry, puis en écrivant lui-même des pièces de boulevard, dont certaines tiendront l'affiche plusieurs années.

«Entre les cabarets, le music-hall et le théâtre, j'ai joué à peu près tous les soirs, sauf parfois pendant mes vacances. J'ai donc dû monter sur scène environ 16'000 fois!», racontera en 1998 cet acharné du

travail. Il a été nommé trois fois aux  
Molière.

«La Soupière» (1971), qu'il interprète avec  
Françoise Rosay, atteindra 2000  
représentations. Trois autres de ses  
quatorze pièces atteindront ou frôleront  
la barre des mille: «La brune que voilà»  
(1957), reprise en 1986 et adaptée pour  
Michel Leeb sous le titre «Le Tombeur»,  
«Diable d'homme» (1980).

Sa dernière pièce, «Si je peux me  
permettre...» qu'il interprète avec Jacques  
Balutin, a été jouée à partir de 1996.

Malade, il devra assister en spectateur à sa millième représentation en 2000.

Mais c'est le cinéma, qui l'avait déçu au point d'annoncer en 1961 qu'il renonçait définitivement à sa carrière de comédien, qui lui apportera la consécration dans les années 1970 grâce aux aventures de la «7e compagnie».

Ce film met en scène les aventures de soldats français livrés à eux-mêmes pendant la débâcle de 1940 et qui surmontent tous les obstacles grâce au «système D». Interprété notamment par

Jean Lefebvre, Pierre Mondy et Pierre  
Tornade, le premier film de la série («Mais  
où est donc passée la 7e compagnie?»,  
1973) atteindra les 4 millions d'entrées.  
Suivront «On a retrouvé la 7e compagnie»  
en 1975 et «la 7e compagnie au clair de  
lune» en 1977.

Robert Lamoureux avait été fait en 2000  
Officier de la Légion d'honneur. Marié une  
première fois à 22 ans avec une amie  
d'enfance dont il a eu trois enfants,  
Robert Lamoureux s'était remarié au  
début des années 1960 avec la comédienne

Magali de Vendeuil qui lui a donné une fille.

Il sera inhumé à Neauphle-le-Vieux

(Yvelines), auprès de sa deuxième épouse.

Discret depuis une dizaine d'années,

Robert Lamoureux se reposait dans sa

résidence à Boulogne-Billancourt (Hauts-

de-Seine) où il écrivait des poèmes.



**FIN**